

Les Sibien et Clairoix (Oise)



Rémi DUVERT

Association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix »

Collection « Les notices historiques clairoisiennes »
n° 08 ~ 2015

Sommaire

• <i>Introduction</i>	<i>p. 03</i>
• <i>Une famille d'architectes...</i>	<i>p. 03</i>
• <i>Quelques œuvres parisiennes d'Armand Sibien</i>	<i>p. 04</i>
• <i>La famille Sibien, la guerre et la religion...</i>	<i>p. 09</i>
• <i>Germaine Sibien</i>	<i>p. 12</i>
• <i>Le Patronage</i>	<i>p. 15</i>
• <i>Une grande propriété bien placée</i>	<i>p. 16</i>
• <i>La « villa Sibien »</i>	<i>p. 20</i>
• <i>L'ANFOPAR</i>	<i>p. 25</i>
• <i>L'ADAPEI</i>	<i>p. 26</i>

Illustration de couverture :
carte postale du milieu
du XX^e siècle
montrant la « villa Sibien »,
près de l'église de Clairoix.



Ci-contre, une autre carte
de la même époque.

Remerciements particuliers à Jean-Pierre Sibien, petit-fils d'Armand Sibien,
devenu Missionnaire d'Afrique, pour ses souvenirs et les documents qu'il a
aimablement prêtés pour alimenter notre recherche.
Merci aussi à Dino Vennettilli pour son soutien.

La collection « Les notices historiques clairoisiennes »

<i>N°</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
01	L'école communale en 1858 : l'exemple de Clairoix (Oise)	2008
02	La filature de soie de Clairoix (Oise)	2009
03	Les vignes à Clairoix (Oise) et dans les environs	2010
04	Le Clos de l'Aronde, mairie de Clairoix (Oise)	2011
05	Clairoix (Oise) en 1926	2012
06	Le comte Aimery de Comminges et Clairoix (Oise)	2013
07	Clairoix (Oise) et la guerre de 1914-1918	2014
08	Les Sibien et Clairoix (Oise)	2015

Introduction

Surplombant le village de Clairoux, près de l'église, trône une belle demeure à l'architecture originale, bâtie au début du XX^e siècle par et pour Armand Sibien, un architecte parisien relativement renommé.

Avant de décrire plus en détails cette villa et la propriété attenante, lieu de séjour de la famille Sibien jusqu'au milieu du XX^e siècle, nous présenterons l'architecte et ses œuvres, ainsi que sa famille, et notamment sa fille Germaine, dont le dévouement a marqué les esprits des Clairouisiens de l'époque, suffisamment pour qu'on donne son nom à une rue du village.

Nous évoquerons enfin le devenir de la maison, qui a hébergé un centre de formation pour adultes, puis le siège départemental d'une association de soutien aux handicapés, avant d'être rachetée, fin 2012, par des particuliers.

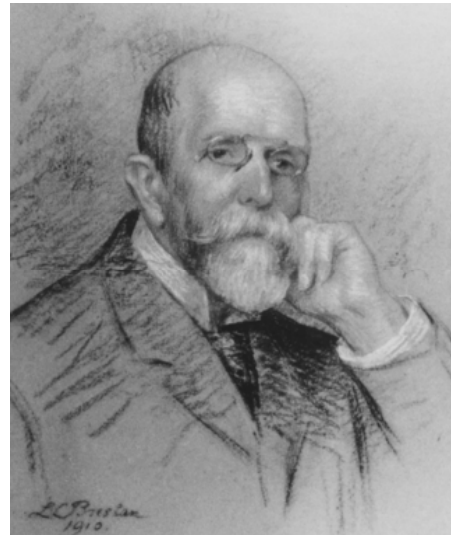
Une famille d'architectes...

Né le 1^{er} juillet 1855 à Mont-de-Marsan (Landes), Armand Sibien effectue ses études d'architecture à l'École des Beaux-Arts (promotion 1873 ; élève de Train ; 1^{ère} classe en 1878). Il est ensuite architecte voyer¹ de la ville de Paris (2^{ème} et 9^{ème} arrondissements), mais aussi architecte de la compagnie d'assurances « La France ». En 1905, il est primé au concours « Façades de la ville de Paris ». Officier de l'Instruction publique (en 1907), il est membre de la société centrale des architectes français (et médaillé).

Son père, Jules (1821-1881), est aussi architecte de la ville de Paris, après l'avoir été pour le département des Landes (et notamment chargé des travaux d'art du diocèse d'Aire-sur-l'Adour). Le frère aîné de Jules, François (1814-1860), est également architecte (lauréat d'un 2^{ème} grand prix de Rome).

Armand se marie le 2 août 1881 avec Geneviève, fille d'un architecte parisien, Édouard Duchatelet. Et leur deuxième fils, Pierre, devient également architecte, après des études à l'École des Beaux-Arts (promotion 1904-2 ; élève de Laloux) ; mais il décède précocement en 1914 (voir pages 9 et 10).

Amateur de livres rares, Armand fut par exemple membre de la Société d'encouragement pour la propagation des livres d'art, de la Société pour l'encouragement des études grecques, et de la Société historique de Compiègne.



Un portrait d'Armand Sibien
(ce tableau, en couleurs, date de 1910).

Sûrement très affecté par la mort de Pierre, Armand décède à Paris le 5 février 1918.

¹ Le corps des architectes voyers parisiens est un corps de fonctionnaires territoriaux, recrutés sur concours, qui traitent spécifiquement des dossiers d'équipement, d'urbanisme et d'environnement de la commune de Paris.

Quelques œuvres parisiennes d'Armand Sibien

Parmi les réalisations de notre architecte, évoquons d'abord deux fleurons de l'hôtellerie de prestige de Paris, l'hôtel Régina et l'hôtel Majestic.

Le premier a été achevé en 1900 et est situé place des Pyramides (1^{er} arrondissement), tout près du musée du Louvre et du jardin des Tuileries. Ce palace (nommé Régina en hommage à la reine Victoria) a remplacé un immeuble du 2nd Empire, à l'ancien emplacement du manège des écuries royales du palais du Louvre. Son intérieur, fonctionnel² et luxueux, est représentatif de l'Art nouveau de la Belle Époque ; l'hôtel est d'ailleurs un lieu de tournage de nombreux films (plus d'une centaine, depuis 1977...). Actuellement, c'est toujours un hôtel (4 étoiles ; 120 chambres ; avec restaurant gastronomique, bar anglais, salon de thé, et jardin intérieur), géré par la société « Les hôtels Baverez »³, mais l'aile de l'hôtel originel donnant sur la rue des Pyramides n'en fait plus partie.

L'ancien hôtel Majestic, situé 19 avenue Kléber (16^{ème} arrondissement), tout près de l'Arc de triomphe de la place de l'Étoile, a été achevé en 1908, et comprenait 400 chambres. Il a été édifié à la place du palais de Castille, l'ancien hôtel particulier de la reine Isabelle II d'Espagne (appelé parfois hôtel Basilewski), acheté en 1904 par Léonard Tauber et Constant Baverez, les fondateurs de la société « Hôtel Régina Paris ». George Gershwin, en 1928, y composa *An American in Paris*. En faillite et fermé le 31 décembre 1936, revendu à l'État, il est affecté au Ministère de la défense nationale et de la guerre. Pendant la deuxième guerre mondiale, il est occupé par le siège du haut commandement militaire allemand. À la Libération, il est affecté au Ministère des affaires étrangères ; il abrite d'abord, en 1946, le siège de l'UNESCO naissante, puis (en 1959) le Centre de Conférences Internationales du ministère. C'est là que furent signés par exemple les accords de Paris mettant fin à la guerre du Viêt-Nam en 1973, les accords de Paris sur le Cambodge de 1991, et les accords Kléber signés après la rébellion du nord de la Côte d'Ivoire en 2003. Puis le bâtiment est vendu en 2007 à des Qataris, qui le rénovent pour en faire l'actuel hôtel 5 étoiles « The Peninsula », ouvert en 2014 ; sur 10 niveaux (dont 3 souterrains) et plus de 30 000 m², il comprend environ 200 chambres ou suites, trois restaurants (dont un sur le toit-terrasse), des salles de réception, un spa et une piscine intérieure... ; si l'extérieur a été conservé dans son état d'origine (mais ravalé), l'intérieur a subi de grandes modifications de structure (architecte de la rénovation : Richard Martinet).

Tout à côté (entre la rue La Pérouse et la rue Dumont-d'Urville), une « annexe » du Majestic, achevée en 1913 (toujours sous la direction d'Armand Sibien), servait de résidence hôtelière pour les longs séjours. Après sa réquisition par l'armée française en 1939, par l'état-major allemand en 1940, par les Américains à la Libération, etc., elle est rouverte en 1961 et nommée hôtel Majestic (comme celui de l'avenue Kléber, mais celui-ci est fermé depuis 1936), une partie des bâtiments étant louée au Ministère des affaires étrangères. L'hôtel est à nouveau fermé en 2007, pour une rénovation de l'ensemble, et rouvert en 2010, sous la dénomination « Villa & Hôtel Majestic ». Cette résidence de luxe (5 étoiles ; environ 25 chambres et 25 appartements ; avec restaurant, et spa / piscine de 450 m²), est gérée par la société « Les hôtels Baverez ».

² Ainsi, par exemple, la salle à manger a un plafond vitré (verrière), qui peut s'ouvrir et se fermer, grâce à des machines hydrauliques installées au sous-sol (source : revue *L'Architecture* n° 51 du 17 décembre 1904, article de G.Rozet).

³ La société « Les hôtels Baverez » (fondée par Léonard Tauber et Constant Baverez et dénommée « Hôtel Régina Paris » jusqu'en 2012), gère actuellement l'hôtel Régina, la Villa & Hôtel Majestic (voir ci-dessus), et l'hôtel Raphaël, situé juste à côté de l'ancien hôtel Majestic (voir ci-dessus).

Parmi les autres œuvres parisiennes d'A.Sibien qui méritent d'être vues, citons, par ordre chronologique d'achèvement :

- les immeubles des numéros 75 et 80 de l'avenue Paul-Doumer ⁴ (16^{ème} arrondissement ; 1893) ;
- un double ensemble situé 23 rue des Moines, 95 et 99 rue Lemer cier, et 22 rue Brochant (17^{ème} arrondissement ; 1895) ;
- le bâtiment du 38 rue Étienne-Marcel (2^{ème} arrondissement ; 1895) ;
- celui du 82 rue Parmentier (11^{ème} arrondissement ; 1896) ;
- un immeuble de 7 étages situé 22 à 28 rue de Tocqueville (17^{ème} arrondissement ; 1897), et qui se poursuit en angle avec la rue Legendre, puis sur deux côtés de la place de Lévis ; ce bloc était la propriété de « La France », la compagnie d'assurances évoquée page 3, et la veuve d'Armand Sibien y a habité ;
- à l'arrière du bloc précédent (mais non accolé), un petit immeuble de 6 étages donnant sur la rue de Lévis (n° 51 ; 1900 ?) ;
- l'immeuble du 21 rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, à l'angle avec la rue de Moussy (4^{ème} arrondissement ; 1902) ; il apporte une touche d'élégance dans cette rue du quartier du Marais ;
- à l'arrière de l'hôtel Régina, la belle façade du 185 rue Saint-Honoré (1^{er} arrondissement ; 1903) ;
- deux immeubles accolés, l'un au 52 et 52 bis boulevard Saint-Jacques, l'autre au 6 rue Leclerc (14^{ème} arrondissement ; 1903).

Enfin, mentionnons l'immeuble situé au 77 de l'avenue Paul-Doumer, à l'angle avec la rue Paul-Delaroche (16^{ème} arrondissement), et achevé en 1913 ou 1914 ⁵. Armand Sibien s'est associé avec son fils Pierre, tout jeune architecte, et avec le sculpteur ornemaniste Pierre Seguin, pour réaliser ce bel édifice de huit étages (dont deux mansardés), large de huit fenêtres sur l'avenue (en continuité avec l'immeuble du n° 75, qu'il avait bâti en 1893), d'une sur l'angle, et de neuf sur la rue perpendiculaire. Après son mariage, Pierre



Une vue de l'immeuble du 77 avenue-Doumer (en 2013).

emménage dans l'appartement que le couple s'était réservé (aux deux derniers étages), mais ne l'occupe que trois mois (il mourra en effet au combat en août 1914). Son frère aîné Maurice s'installe plus tard au rez-de-chaussée, et c'est là que décède, en septembre 1951, leur sœur Germaine.

On trouvera dans les pages suivantes quelques photos de différentes œuvres d'Armand Sibien.

⁴ Dénommée avenue de la Muette jusqu'en 1932.

⁵ Cet immeuble est cité dans l'inventaire des façades représentatives de l'Art nouveau dans le 16^{ème} arrondissement de Paris, dans le catalogue de l'exposition « Le XVI^e arrondissement mécène de l'Art nouveau, 1895-1914 » visible en 1984 à Paris, Beauvais et Bruxelles.



L'hôtel Régina,
place des Pyramides
(Paris 1^{er}).

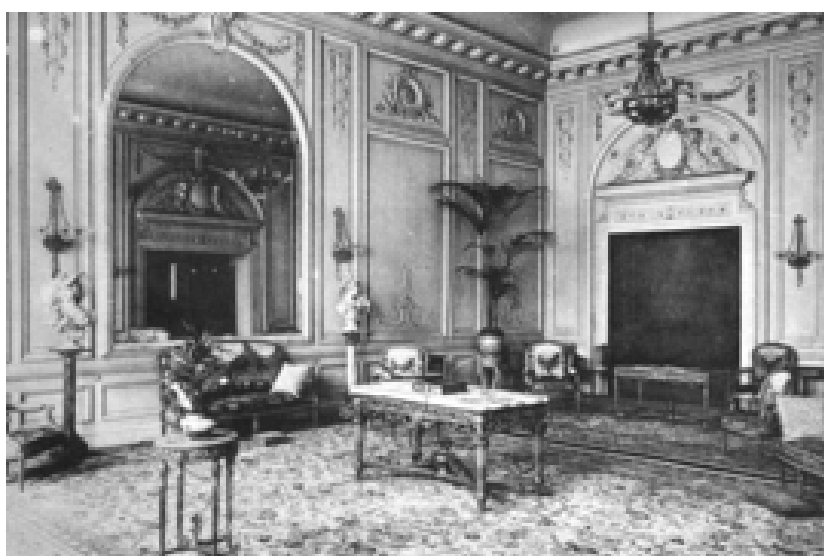
Carte postale
d'époque
(début du XX^e siècle).

À droite, la rue
de Rivoli.

Sur la place,
à gauche, une
statue de
Jeanne d'Arc,
qui existe toujours.



Le hall
d'accueil
de l'hôtel
Régina
(en 2013).



Le salon
Louis XV
de l'hôtel
Régina
(carte
postale
d'époque).

L'hôtel Majestic
(Paris 16^{ème}),
au début du
XX^e siècle
(carte postale
d'époque).

À droite, l'avenue
Kléber.

À gauche, l'avenue
des Portugais.



Un détail de
la façade
(photo prise
en 2013,
pendant la
rénovation
du bâtiment).



Un hall
de l'hôtel
Majestic,
au début du
XX^e siècle
(carte postale
d'époque).





À l'angle
de la place
de Lévis
et de la
rue Legendre
(Paris 17^{ème}).



Rue
Leclerc
(Paris 14^{ème}).



À l'angle
de la rue
Ste-Croix-de-la-
Bretonnerie
et de la rue
de Moussy
(Paris 4^{ème}).

La famille Sibien, la guerre et la religion...

L'épouse d'Armand Sibien, Geneviève, est née le 8 mars 1859 à Paris. C'était une amie d'Henry Binder, célèbre fabricant de voitures hippomobiles (à Paris) et maire de Choisy-au-Bac de 1888 à 1901 ; cela explique peut-être pourquoi les Sibien ont choisi de faire construire une résidence secondaire à Clairoix...

Veuve dès 1918, cette « grande dame », « bonne chrétienne », dirige avec autorité la maison clairoisienne, avant de progressivement passer la main à sa fille Germaine, surtout après la deuxième guerre mondiale. Elle s'éteint à Clairoix le 28 août 1948.



Geneviève Sibien et ses trois enfants,
vers 1897.

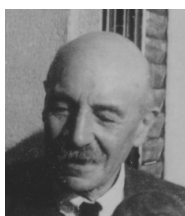
Geneviève et Armand ont trois enfants, Maurice, Pierre et Germaine, nés à Paris (7^{ème}) respectivement le 1^{er} janvier 1883, le 12 décembre 1885 et le 11 avril 1889.

Avant la guerre de 1914-1918, Maurice est clerc de notaire ; il séjourne régulièrement à Clairoix (il figure sur les listes électorales de 1904 à 1913, et est membre de la compagnie d'arc). Blessé et fait prisonnier au début du conflit, il reste détenu en Allemagne d'octobre 1914 à décembre 1918 (à la mort de son père, il y est donc encore...). Après la guerre, il devient chef du service des immeubles de la compagnie d'assurances « La France », dont son père était l'architecte⁶. En janvier 1913, il s'était marié avec Marguerite Perrin, fille d'un avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation ; le couple eut six enfants (Xavier, Daniel, Hélène, Monique, Bernadette et Jean-Pierre). Maurice décède le 19 mars 1956 à Paris (au 77 avenue Paul-Doumer, déjà évoqué page 5).

Son frère Pierre eut malheureusement une vie beaucoup plus courte, puisqu'il mourut en 1914, à Saulxures (Alsace), trois semaines après sa mobilisation. Il avait commencé une carrière d'architecte (voir page 5)...



Médaille de 1837.



Maurice en 1948.

Voici sa citation à l'ordre de l'armée (l'*Officiel* du 25 décembre 1914) : « Officier de grande valeur, d'un moral élevé, adoré de ses hommes. A été frappé mortellement au combat du 24 août 1914, au moment où il donnait un bel exemple de sang-froid et de mépris du danger en sortant à demi-corps de la tranchée pour pouvoir observer l'ennemi... ».

⁶ Cette compagnie, créée en 1837, et qui assurait essentiellement contre l'incendie, devient une compagnie d'assurances sur la vie, dont le siège s'établit aux numéros 7-9-11 du boulevard Haussmann (Paris 9^{ème}). « La France Vie » est rachetée en 1995 par la compagnie italienne Generali.

Décès de Pierre Sibien : témoignage du capitaine Derriez ⁷

« Vers une heure du matin, le 24, le sous-lieutenant Sibien vint me trouver pour me confier ses appréhensions, que je partageais d'ailleurs, sur l'attaque du lendemain. Nous échangeâmes pendant un bon moment des pensées qui n'étaient pas gaies, mais auxquelles ne se mêlait aucun sombre pressentiment.

Il revint me voir vers 2h½. C'était une vraie veillée d'armes, et une veillée triste, puisque nous ne nous faisons aucune illusion sur notre faiblesse. Enfin, à trois heures du matin, par un brouillard qui ne permettait pas de voir à dix pas devant soi, des coups de feu de nos sentinelles avancées nous signalaient l'approche de l'ennemi.

Dès ce moment, tout le monde était aux tranchées. Un incident regrettable se produisit alors. Le 99^e régiment d'infanterie se présentait entre nos lignes pour se porter en avant. Le feu dut être interrompu pour permettre son passage. Mais, à peine a-t-il dépassé nos tranchées qu'il est accueilli par une grêle de balles. Le colonel, les chefs de bataillon, tombent mortellement frappés, et la tête de la colonne est obligée de rebrousser chemin.

À ce moment, dans la tranchée du lieutenant Sibien - j'ai su cela plus tard - un homme signale un groupe d'Allemands à vingt-cinq mètres, à la corne d'un bois (des tireurs visant tous les officiers), et demande la permission de tirer. Le sous-lieutenant refuse, craignant que le 99^e subisse, dans son mouvement de repli, les effets de ce feu. Or, c'est de ce groupe qu'est partie la balle qui devait le tuer un moment après.

En effet, le brouillard s'étant complètement dissipé, le sous-lieutenant Sibien se leva dans sa tranchée, insoucieux du danger. Il inspectait avec ses jumelles le terrain en avant de lui, et particulièrement le groupe signalé, lorsqu'une balle l'atteignit en plein front. Il resta étendu, respirant encore une demi-heure, mais sans reprendre connaissance.

Un sergent et un homme, au moment du signal effrayant de la retraite (et quelle retraite !), l'ont transporté au croisement des chemins, près d'une croix de pierre - il était impossible d'aller plus loin.

Prévenu à ce moment, je suis allé le voir : ses traits étaient calmes et attestaient qu'il n'avait pas souffert. Le lieutenant Ledeuil, son ami, auquel il avait fait toutes ses recommandations, lui prit son portefeuille, sa montre et son revolver, afin de les remettre à sa jeune femme. Le combat faisant rage à ce moment, et les balles sifflant de tous côtés, je ne pouvais songer à le faire inhumer. Or, la violence du combat ne fit que s'accroître, et, vers onze heures, débordés sur notre droite, nous reçûmes l'ordre de nous replier et d'abandonner la position ».

Pierre est alors enterré sur place par des paysans, quelques jours après... ; sa famille retrouve la tombe en septembre 1919, et le corps est ramené à Paris en mai 1921.

Pierre avait effectué son service militaire (de novembre 1904 à septembre 1905) à Compiègne (54^{ème} régiment d'infanterie) ; de 1906 à 1913, il est inscrit sur les listes électorales de Clairoix (et, comme son frère, il y est archer). Et c'est à Clairoix, en 1912, qu'il se fiance avec Suzanne Tattet (le mariage a lieu à Paris à la fin du mois de mars 1913). Selon elle ⁷, Pierre « travaillait avec acharnement et succès à l'École des Beaux-Arts, dans les ateliers d'architecture, selon la tradition familiale. Très intelligent et énergique, il était d'une nature concentrée et réfléchie, essentiellement généreuse. Élevé à l'école Bossuet, il avait une foi véritable, mais, dans la pratique de la religion, sa fidélité se ressentait des exemples d'indifférence qu'il avait rencontrés autour de lui et à l'École des Beaux-Arts ».

Née à Paris le 27 janvier 1891, au sein d'une famille aisée (qui fréquente la famille Sibien depuis longtemps), Suzanne est bien sûr très affectée par la mort de Pierre, et se

⁷ Extrait de l'ouvrage « Un chemin de feu » (voir page suivante).

dévoue au service des soldats blessés (par exemple, en 1915 et 1916, elle aide sa belle-sœur Germaine, alors infirmière à l'hôpital d'Auteuil), recueille et élève des jeunes enfants... Protestante sans conviction, elle se convertit en 1916 au catholicisme, et décide de devenir religieuse, au grand dam de sa mère. En 1918, elle entre à l'abbaye Saint-Nicolas de Verneuil-sur-Avre (Eure), sous le nom de mère Laurentia ; elle y restera jusqu'à son arrestation par la Gestapo, en février 1943 (sous prétexte qu'elle aidait des réfugiés ou des prisonniers évadés). Elle meurt le 3 décembre 1943, à Gommern (Allemagne) ; au camp d'internement, elle faisait des « conférences » religieuses au bénéfice de ses codétenues...

Pour mieux cerner la personnalité de Suzanne, voici un extrait de la chronique de l'abbaye de Verneuil-sur-Avre : *« Riche nature, pleine de contraste, très personnelle d'éducation et de tempérament, elle est devant un ordre reçu toute souple ; comme tous les passionnés, elle dépasse les cadres et la mesure sans le vouloir... Zélatrice du noviciat (trois ans), elle conquiert toutes les jeunes. Infirmière, capable de tous les dévouements pour les grands malades, elle est plus sévère pour celles qui s'écoulent. Cérémoniaire, goûtant la liturgie, férue de rubriques... Elle qui a été élevée dans le luxe et les raffinements de propreté, prend la contrepartie : non seulement elle ne fait jamais la moindre réclamation pour ce qui concerne les vêtements, la nourriture, mais encore fait des excès de mortification... »*

Très sensible par tempérament, elle est non moins virile : jamais elle ne se plaint... On ne trouve pas en elle les petites féminines : jalousies, curiosités, mesquineries. Sa vie est toute claire, toute simple... Elle est d'une bonté foncière. Quand elle craint d'avoir peiné une compagne, elle l'entoure de ses grands bras avec tout son cœur. On peut s'impatisser en lui parlant, lui dire la vérité en face : deux secondes ensuite, elle vient à vous avec son bon sourire, ne conservant aucun fiel. Cette bonté devient générosité pour les pauvres et tous ceux qui souffrent, bonhomie charmante avec les petits et les gens de service : elle semble n'avoir pas d'efforts à faire pour se mettre à leur niveau, aussi en est-elle très aimée ».

Germaine Sibien, la belle-sœur de Suzanne (qui l'appelait « Black », à cause de ses cheveux noirs), était aussi son amie et confidente. À sa demande, en 1936, Suzanne rédige un « journal rétrospectif » des années 1891 à 1918, qui a été édité en 1979, avec des lettres d'elle, et d'autres documents, sous le titre « Un chemin de feu » (éditions Téqui ; prix Lafontaine décerné par l'Académie française en 1980).



Suzanne et Pierre Sibien, le 31 mars 1913, lors de leur mariage.



À Clairoux (mai 1913).

Germaine Sibien

Germaine Sibien, qu'on appelait souvent « Mademoiselle », a laissé à Clairoix une image de femme simple (contrairement à sa mère, plutôt hautaine et mondaine), charitable, et dévouée au service des autres (comme en témoigne, par exemple, le fait qu'elle ait fait des études d'infirmière).

Dirigée très tôt par sa foi catholique, elle renonce à entrer définitivement dans les ordres (sa mère ne le souhaite pas, et elle a quelques problèmes de santé), mais décide de vivre comme une religieuse. De ce point de vue, on ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec sa belle-sœur Suzanne (voir page précédente), mais il est difficile de dire qui a influencé l'autre... Les deux effectuent leur conversion en 1916 (chez les Bénédictines de la

ruelle Monsieur, à Paris), ont le même « directeur de conscience » (dom Vital Léhodey, père abbé de Bricquebec), et Germaine a séjourné quelque temps à l'abbaye de Verneuil-sur-Avre, là où Suzanne (mère Laurentia) a passé 25 ans, avant d'être déportée.



Germaine en 1915, à Paris (av. Paul-Doumer).

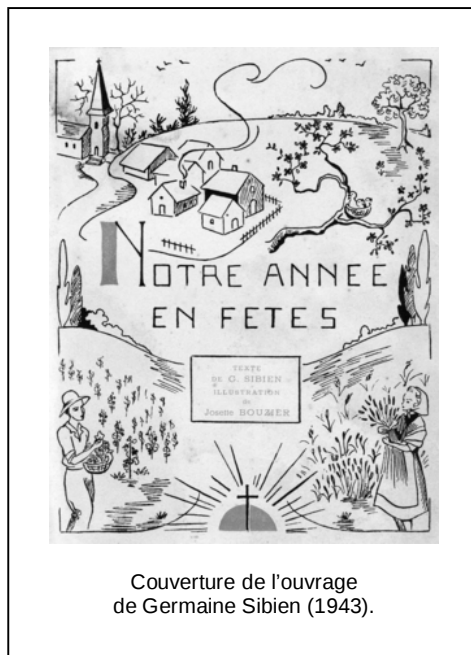
Au sein de la demeure clairoisienne, Germaine anime diverses activités pour des groupes de jeunes filles : des cours de couture, par exemple (dès 1910 ?), ou des séances d'apprentissage ménager (cuisine, cannage... ; au moins vers 1935). De façon plus anecdotique, au début de la guerre, jusqu'en mai 1940, se tient un atelier de confection de chemises kaki ... Et, à partir de 1945, la maison accueille des sessions d'éducation religieuse, de deux ou trois jours, une ou deux fois par an, avec un prêtre ; les participantes (qui ne sont pas de Clairoix, sauf exception), couchent à la villa. Celle-ci devient d'ailleurs un centre de formation (vers 1948, après le décès de Geneviève Sibien ?), repris plus tard par l'ANFOPAR (voir page 25).



Une séance d'éducation sanitaire, probablement dans le bâtiment du bas de la propriété Sibien (ancienne écurie).

On peut reconnaître Germaine au centre de la photo, debout devant l'armoire.

Germaine s'investit aussi beaucoup dans le Patronage local (voir page 15). Mais son action dépasse le cadre clairoisien... Ainsi, par exemple, en tant que déléguée pour l'Oise de la Ligue patriotique des Françaises, elle intervient en 1933 sur « Les benjamines à la campagne » dans le cadre d'une « semaine de spécialisation agricole ». À partir de 1935 environ, elle se consacre à l'instruction religieuse de la jeunesse rurale française, en animant un enseignement par correspondance pendant plusieurs années (des leçons de catéchisme, ronéotées, sont envoyées aux inscrites de diverses régions, des devoirs sont donnés puis corrigés...). Et, en 1943, en pleine guerre, elle publie un ouvrage d'une centaine de pages, intitulé « Notre année en fêtes »⁸, qui présente en termes simples l'année chrétienne et ses principales fêtes (Noël, Pâques, Ascension, Pentecôte...).



Couverture de l'ouvrage de Germaine Sibien (1943).

Après la guerre, Germaine s'installe définitivement à Clairoix (où elle élève quelques chèvres...), et son engagement communal ne faiblit pas avec l'âge ; en 1947, elle est même élue conseillère municipale.

En 1951, elle est atteinte d'un cancer à la jambe (celle-ci est amputée en juillet, mais la gangrène s'étend). Elle passe les derniers mois de sa vie chez son frère Maurice, à Paris (au 77 avenue Paul-Doumer), où elle décède le 23 septembre, à 62 ans. On l'enterre à Clairoix, et, quelques années plus tard, la municipalité donne le nom de Germaine Sibien à une partie de la rue Saint-Simon.



Germaine devant la villa clairoisienne, en 1944.

En 1952, son frère Maurice fait don à l'église de Clairoix de deux vieilles statuette appartenant à Germaine, qui « aimait tant venir s'y recueillir près du Bon Dieu et y passer de longs moments en prières ». Ces statuette en bois polychrome (un saint François du XVI^e siècle et un Christ "à la colonne" du XVIII^e siècle) ont été volées en juin 1967...



La tombe de Germaine Sibien (cimetière de Clairoix).

Peu après 1951.

La croix enlevée en 2014.

La nouvelle pierre (2014).

⁸ « Éditions de l'E.R.C.C., à Clairoix, par Margny-lès-Compiègne ». Illustrations de Josette Bouzier. Préface de Mgr Jean-Baptiste Mégnin, évêque d'Angoulême.

Un témoignage de Marie Gréterin, ancienne préceptrice de Germaine Sibien

« Je n'avais pas vingt ans ! Germaine en avait six ! Telle est la délicieuse petite fille qui devint ma première élève au début d'octobre. Je ne me doutais pas ce jour-là qu'elle serait mon porte-bonheur, et vraiment elle l'a été. C'était une jolie brunette aux yeux vifs et intelligents. On sentait déjà en elle une nature ardente, plutôt violente, mais très franche, pleine de cœur et vraiment intéressante.

De ses premières années d'études, je garde le souvenir d'une élève docile et travailleuse, assimilant facilement son programme, toujours de bonne humeur, même très gaie. Sa chère Maman veillait à ce que tout soit régulièrement fait, ce qui est une aide précieuse, tant pour le professeur que pour son élève. Très douée pour la musique, elle devait consacrer beaucoup de temps à l'étude de son piano. Elle fréquenta quelque temps le cours très intéressant de M^{lle} Richard auquel je l'accompagnais et où elle réussissait fort bien.

Mais tout en gardant de très affectueuses relations, nous eûmes quelques années de séparation. En effet Madame Sibien m'avait dit un jour : "je tiens encore plus à votre influence sur ma fille qu'à tout le reste. Je vous demande donc de vous charger de ses promenades en plus de ses leçons". Très touchée de la confiance que voulait bien me donner sa mère, j'aurais été heureuse d'y répondre, mais hélas, le temps me manquait pour joindre des promenades à des leçons. Je ne cache pas que j'ai éprouvé une vraie peine à quitter cette élève si attachante et si affectueuse.

Mais il ne faut pas être égoïste : elle alla à Notre-Dame de Sion, dans ce cher couvent où j'ai moi-même été élevée, et je suis bien sûre que ce séjour dans cette maison bénie n'a pas peu contribué à faire d'elle la sainte qu'elle est devenue.

Nos rapports continuèrent, très cordiaux bien entendu. Mais elle eut une épreuve de santé à la suite de laquelle elle revint au foyer définitivement. Quand elle eut 15 ans, sa Maman me demanda de lui consacrer mes deux mois de vacances afin qu'elle puisse préparer son Brevet élémentaire, le passer en octobre et gagner ainsi une année scolaire. Ayant accepté la proposition qui m'était faite, je partis à Clairoix où je passai août et septembre. Germaine travaillait toute la matinée et l'après-midi jusqu'à 4 heures. Ensuite nous partions pour répondre à de nombreuses invitations. C'était une vie très mondaine à cette époque. Mon élève avait donc grand mérite de travailler très régulièrement et très consciencieusement sans jamais protester, alors que les occasions de se distraire étaient nombreuses. Elle avait déjà le sens du devoir ; toujours égale d'humeur, elle passait de l'étude à la récréation avec le même sourire. C'était vraiment un charme de s'occuper d'une élève douée d'une aussi belle nature.

Rentrée à Paris au début d'octobre, elle vécut quelques temps rue du Regard chez sa grand-mère, Madame Duchatelet. Là nos leçons continuèrent jusqu'au jour où elle passa son Brevet dans d'excellentes conditions. Son succès fut pour tous une grande joie. Je garde toujours, comme une relique, la jolie pendule de voyage que sa Maman m'a offerte à cette occasion.

Germaine, par son labeur d'été, avait donc gagné une année. Elle put s'adonner davantage à son piano.

Mais peu à peu, on vit s'opérer en elle l'œuvre de Dieu. Cette si riche nature qui, jusqu'ici, avait plutôt montré beaucoup d'attraits pour le monde, monte de plus en plus vers Dieu. Quelle magnifique influence n'a-t-elle pas eue pour sa charmante belle-sœur, veuve de son frère Pierre ; on peut dire qu'elle l'a conduite à Dieu. La vie monastique qu'elle n'a pas pu, hélas, continuer à cause de sa santé, des études d'infirmière pour se pencher sur toutes les misères, montrent que la charité était sa vertu par excellence.

J'ai vraiment admiré cette chère élève dont j'étais fière, et je peux dire que si je lui ai fait quelque bien, je lui dois bien davantage. Sa vie a été un exemple ; sa dernière maladie supportée avec une splendide résignation, cet unique désir d'aller à Dieu, me la font considérer comme une véritable Sainte. Le sourire qu'elle avait sur son lit de mort semblait traduire sa joie d'être enfin avec Dieu ! »

Le Patronage

En contrebas de la villa des Sibien, dans la rue qui se nommera plus tard Germaine Sibien, à côté du presbytère, se situe l'ancienne mairie-école (acquise par la commune en 1842, et qui a déménagé en 1926 dans des locaux neufs, rue de la Poste). Le bâtiment, vendu en 1926 à « La Soie de Compiègne » (qui construit alors l'usine du Bac-à-l'Aumône⁹), est racheté par Germaine en 1927, et est partiellement rénové.

C'est là qu'est inauguré, en 1928, le Patronage, animé par Germaine, par l'abbé Guérin (qui s'occupe plutôt des garçons), et quelques autres bénévoles (Mme Faure, Mlle Leneutre...). On y pratique le catéchisme, des activités manuelles, de la lecture, des jeux et autres loisirs, on y prépare des « séances récréatives »...

Les filles et les « petits » se réunissent au premier étage, qui comprend aussi une bibliothèque et une petite chambre (pour les hôtes de passage ou pour des locations temporaires). C'est là également que s'entraîne la chorale, dénommée « Schola Sainte-Cécile », créée en 1925, qui chante en français ou en grégorien, et qui se produit à l'église de Clairoix (Germaine tient l'harmonium), mais aussi parfois à Paris... Après la guerre, pendant quelques années, on y établit aussi un dispensaire, où la population peut bénéficier gratuitement de piqûres, de consultations pour nourrissons, etc.

Les garçons se réunissent dans la grande pièce du bas (l'ancienne salle de classe), qui sert aussi pour des séances de cinéma ou des représentations de pièces de théâtre ; il y a en effet une estrade, du côté de la petite pièce (l'ancienne cuisine de l'instituteur), qui sert de vestiaire et de coulisse.

En octobre 1939¹⁰, Germaine transfère la propriété à la « Société civile mobilière et immobilière du Beauvaisis », liée à l'évêché, et reçoit en échange une part sociale de même montant que la valeur estimée de l'apport.

Cependant les activités du Patronage continuent, jusque dans les années 1960.



Une séance de cannage, en 1933, lors d'une « semaine ménagère ».



La troupe de théâtre en 1949.

⁹ Cf. « La filature de soie de Clairoix (Oise) », brochure n° 2 de la collection « Les notices historiques clairoisiennes ».

¹⁰ Acte signé chez le notaire Laratte, à Beauvais.

Une grande propriété bien placée

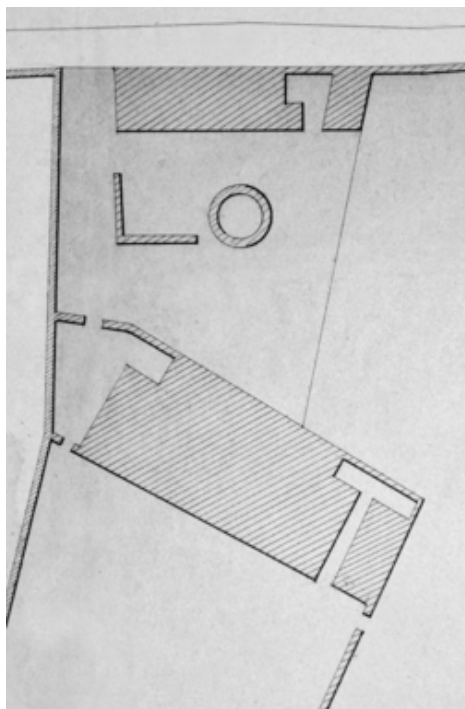
C'est en 1897 qu'Armand Sibien et son épouse acquièrent leur propriété clairoisienne.

D'une superficie de 14 400 m², elle donne, en bas, sur la rue Saint-Simon (actuelle rue Germaine Sibien), et, en haut, sur le sentier du Bac-à-l'Aumône (prolongeant la rue de l'Église, actuelle rue d'Oradour). À l'époque, elle comprend une maison d'habitation (avec un étage et un grenier), une écurie, une remise, des hangars, un bûcher, une buanderie, un jardin d'agrément et un potager, des vignes ¹¹, une pièce d'eau et des bois.

La maison en question aurait été, jadis, une « commanderie » des Templiers, liée à celle, importante, d'Ivry-le-Temple (près de Méru). Les chevaliers du Temple formaient un ordre religieux et militaire, créé en 1119, et dissous par le pape en 1312 ; leurs biens furent alors dévolus aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (qui prirent le nom de chevaliers de Malte en 1530). Les Templiers (puis les Hospitaliers) avaient un certain nombre de commanderies, dont le chevalier commandeur était chargé, entre autres, de percevoir diverses redevances. Et notre maison est en effet bien placée, au-dessus du confluent de l'Aisne et de l'Oise, pour collecter des taxes.

Peut-être cette maison a-t-elle été aussi un presbytère (avant qu'il soit établi à côté de la mairie-école, en 1842) ? Cela pourrait expliquer la présence de la porte entre l'arrière de l'église et la propriété Sibien (voir ci-contre).

En 1826 (année du premier cadastre clairoisien), la propriété appartenait à Nicolas Laurent Lebel (maire de Clairoix de 1826 à 1830) ; elle a ensuite échu à ses héritiers, puis a été achetée en 1860 par Ernest Félix Joseph Esmangart de Bournonville, en 1870 par Charles Cobu(s), et en 1892, par Henri Félix Théodore Jung, général de brigade, officier de la Légion d'honneur, député du Nord, et décédé en octobre 1896.

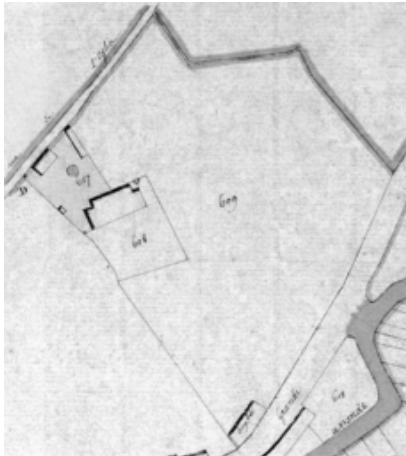


Les bâtiments, en 1897.

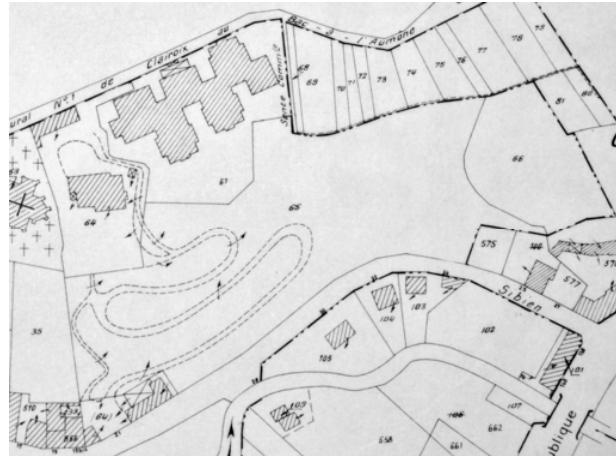


La porte qui permettait de passer du cimetière de l'église à la propriété voisine.
Au-dessus, une date (1784).
Cette porte a été bouchée en 2013, lors de la reconstruction du mur qui s'était écroulé.

¹¹ Il en reste assez peu, à la fin du XIX^e siècle ; mais en 1826, par exemple, il y avait dans cette propriété un vignoble de 103 ares.



Plan cadastral de 1826.



Plan cadastral des années 1990,
après l'implantation du foyer de l'ADAPFI.

Une vue
aérienne
de 1971
(cliché IGN).

En haut à
gauche,
une partie de
l'église et la
villa Sibien.

En bas à
gauche,
l'ancienne
écurie.

À la place
de l'actuel foyer
ADAPFI, on
distingue des
prés et
des jardins.



Les Sibien agrandissent petit à petit la propriété, en achetant notamment des terrains du côté du lieu-dit « Les quatre tilleuls » (ils y aménagent même un terrain de tennis).

Ils remplacent la maison principale par une élégante demeure (voir pages 20 à 24), mais conservent, au nord, des bâtiments qui servent de porche d'entrée¹² et d'habitation pour des jardiniers ou des domestiques. Ils font également aménager, côté sud, une esplanade, sur laquelle on peut toujours voir un bel arbre.

¹² C'est l'entrée actuelle de la propriété nord-ouest (l'ancienne propriété Sibien est maintenant partagée en trois propriétés indépendantes).

Une photo
de 1943
montrant
la partie est
de la
propriété.

Ce n'est
qu'en 1990
que le foyer
ADAPEI des
quatre tilleuls
sera construit
à cet endroit.



Sous cette terrasse, à l'angle sud-est, une pièce « semi-enterrée » abrite une source d'eau fraîche provenant du mont Ganelon... Celle-ci, grâce à une pompe électrique, alimente un petit château d'eau bâti un peu plus haut sur une mini-colline artificielle, au milieu du potager. Cela permet d'avoir l'eau courante dans la maison, et de remplir des bassins : deux servent pour l'arrosage du potager, et un troisième, plus petit, est placé dans la serre accolée au mur de clôture nord, près du logement du jardinier. Au faîte de cette serre, à deux ailes, un étroit palier métallique permet de dérouler des rouleaux de paille en fonction de l'ensoleillement.

Au nord-est, à l'emplacement de l'actuel foyer de l'ADAPEI (voir page 26), se trouvent alors un potager et un verger ; en 1940, deux bombes tombent un peu en contrebas et détruisent les vitres du salon de la villa... Plus au sud-est, un mélange de parties boisées et de parois rocheuses ¹³ descend jusqu'à la rue. Dans un léger creux, Germaine fixe une statue en plâtre peint de la Sainte Vierge (sculptée par Fernand Py ; environ 50 cm de haut), qu'elle nomme « Notre-Dame de Clairoux » ¹⁴...

Les bâtiments donnant
sur la rue d'Oradour,
vus du clocher
de l'église
(photo de 2011).



¹³ En juin 2012, un bloc de rochers d'un millier de tonnes a menacé de s'écrouler, et a été concassé par une entreprise spécialisée.

¹⁴ Témoignages de Jean-Pierre Sibien, un des neveux de Germaine.

Ci-contre, l'escalier reliant l'esplanade
à la partie basse de la propriété
(photo de 1970 environ).

Ci-dessous, un vase de pierre
placé au pied de cet escalier
(photo de 1960 environ).



Depuis la villa, un large chemin, bordé notamment de marronniers, descend en lacets
au sud de la propriété ¹⁵. On trouve là l'entrée principale (avec une grande grille en fer), et, à
l'ouest, une petite maison pour des gardiens (elle
a ensuite logé d'autres personnes).



L'ancienne maison de gardien (en 2004).

À l'est de cette entrée, vers 1912, les
Sibien font construire un assez grand bâtiment en
L, abritant une écurie, un garage et, à l'étage, un
logement pour le palefrenier. Pendant la guerre
de 1914-1918, un capitaine y a semble-t-il habité
(d'après une carte postale d'époque). Plus tard,
seront hébergés là des pensionnaires de
l'ANFOPAR (voir page 25), puis différents
locataires.

Au bas de la propriété, sur l'actuelle rue Germaine Sibien.



L'écurie (carte postale de 1915).



Une autre vue (en 2012).

¹⁵ C'est actuellement une propriété à part entière (n° 21 de la rue Germaine Sibien).

La « villa Sibien »

L'architecte Armand Sibien a mis son talent au service de l'édification d'une demeure de style, unique en son genre à Clairoix et même au-delà. Laissons la parole à un confrère de l'époque ¹⁶ :

Le site

« Choisir son terrain sur un coteau d'où la vue s'étende au loin ; pouvoir orienter sa maison de telle sorte que le soleil levant vienne vous caresser de ses rayons à votre réveil, tandis qu'il usera son ardeur de midi sur des murs closant des pièces secondaires ; distribuer son home au gré de sa fantaisie : tel est le rêve que le séculaire 5%, seul, permettrait à bien peu d'architectes de réaliser.

Notre confrère M. Sibien a été assez heureux pour passer du rêve à la réalité.

C'est à Clairoix que notre confrère a jeté son dévolu.

Il aurait pu moins bien choisir.

Clairoix est un petit village, comptant jusqu'à 628 habitants, planté sur les derniers redans du mont Ganelon, dont le point culminant ne se trouve qu'à l'altitude, facile à enjamber, de 152 mètres.

Au confluent de l'Oise et de l'Aronde, de l'Oise et de l'Aisne, l'on y jouit d'une vue magnifique sur la vallée de l'Oise ainsi que sur les forêts de l'Aigue et de Compiègne ; de plus - ce qui est fort appréciable - l'on y est à l'abri du cosmopolitisme endimanché.

Clairoix se trouve sur la ligne de Compiègne à Roye (Somme), faisant crânement ses 36 kilomètres à l'heure ; mais comme elle ne nous offre que quatre trains par jour, dans les deux sens, vous avez la ressource de gagner Compiègne à pied ; trois kilomètres, quand le soleil ne vous arde pas trop de ses rayons, c'est une promenade.

Terrain en pente, assurant l'écoulement des eaux pluviales et permettant surtout de jouir du panorama par-dessus les murs de clôture ; à l'ombre du clocher du village ; quel artiste n'aurait pas été tenté par l'emplacement, s'il l'avait découvert avant M. Sibien ?

Les pièces

Les pièces principales du côté de la vallée ; les pièces secondaires à l'opposé, sur une sorte de cour creusée dans la déclivité même du terrain.

Un sous-sol bien éclairé et bien aéré, comprenant calorifère et caves, règne sous presque toute l'étendue de la maison.

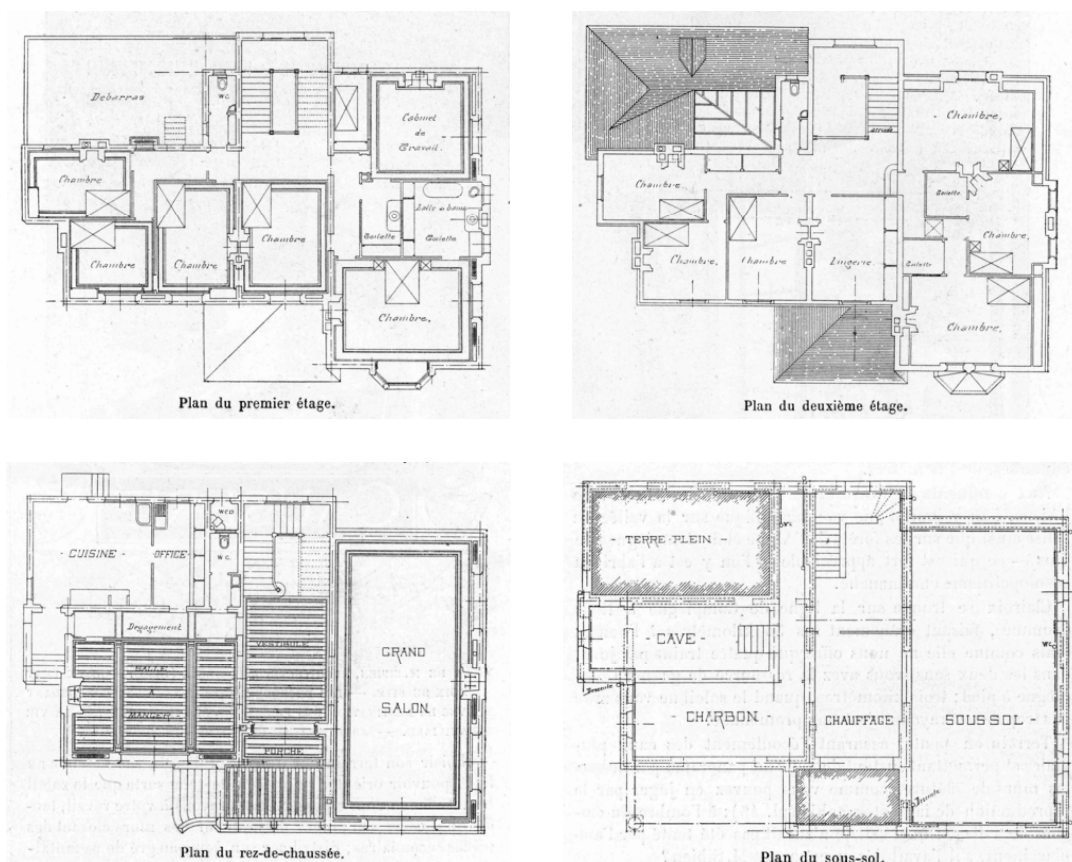
Au rez-de-chaussée : un porche, largement éclairé par des arcades vitrées, donne tout de suite l'impression d'un confort persistant, quelle que soit la saison dans laquelle l'on se trouvera. Un salon, tenant toute la profondeur du pavillon, aux dimensions propices pour toutes les distractions automnales, sauteries, comédies, etc. De l'autre côté du vestibule, au fond duquel se développe l'escalier conduisant aux étages, la salle à manger, l'office et la cuisine, avec entrée séparée.

Au premier : cinq chambres, salle de bains, toilette et aussi un cabinet de travail avec alcôve, sorte de "bueno retiro" où, par les fortes chaleurs du mois d'août, il doit être agréable de sa laisser aller à faire la sieste.

Au deuxième : une lingerie, des chambres de domestique et des chambres d'amis lesquels, n'était l'affabilité de leurs amphitryons, s'oublieraient volontiers à contempler de leur fenêtre le panorama qui se déroule sous leurs yeux.

¹⁶ Article de G.Rozet paru dans la revue *L'Architecture* du 24 septembre 1904 ; les intertitres ont été rajoutés par nous. Les huit illustrations suivantes sont également extraites de cette revue.

L'agencement intérieur (vers 1900).



Les façades

Si M. Sibien a dû éprouver une réelle satisfaction à pouvoir ainsi distribuer son plan sans avoir à subir la tyrannie du client et surtout de la cliente, avec quel amour il a dû composer ses façades, n'ayant que son goût pour modérer sa fantaisie d'artiste ! C'est en artiste qu'il a dessiné les façades. Si, en employant la pierre et la brique, qu'il trouvait dans le pays, il a cru devoir s'inspirer de la Renaissance, il n'a pas voulu néanmoins faire un pastiche de cette époque.

La façade principale avec son porche déjà nommé et surtout la grande baie du salon en arc surbaissé, surmontée d'une véranda très habilement reliée aux deux croisées géminées du deuxième étage, réunies elles-mêmes par une archivolte en accolade, donne bien, tant par les formes que par les détails, l'impression de l'époque de la Renaissance.

Quant à la façade latérale, si certains détails portent la même date, le pignon en escalier vous fait songer plutôt à l'architecture flamande. Sur cette façade, un détail fort ingénieusement traité est celui des conduits de fumée en saillie à l'extérieur : celui du rez-de-chaussée, constituant une sorte de contrefort, supporte et motive presque l'avant-corps encore formant décrochement au premier et au deuxième étage, décrochement qui, lui-même, justifie le pignon à la flamande précité.

Ce pignon se retrouve sur la façade postérieure, probablement pour que le troisième ami n'eût pas l'air d'être moins bien traité que les deux autres si on lui avait offert l'hospitalité dans une chambre éclairée simplement par une lucarne en bois.



Les façades sud et est (vers 1900).



Les façades nord et ouest (vers 1900).

Mais c'est surtout pour les toitures que M. Sibien s'est livré à sa fantaisie d'artiste et a rompu franchement avec l'architecture de la Renaissance.

Et pourtant, dans cette suite de toitures se surmontant ou s'enchevêtrant les unes dans les autres il y a une indéniable régularité, sur chaque face un motif principal parfaitement justifié.

Sur la façade principale, à côté du toit bas du porche, où l'on ne fait que passer, la toiture dominante, abritant le salon, la chambre à coucher du maître et de la maîtresse de céans, la chambre d'ami n° 1. Sur la façade latérale de droite, le pignon à la flamande motivé par la chambre d'ami n° 2. Sur la façade postérieure, également le pignon à la flamande pour la chambre d'ami n° 3, mais surtout le toit pointu recouvrant l'escalier, car, ne l'oublions pas, nous sommes ici du côté de la cour de service et c'est par l'escalier que se fait le service - l'on n'a pas encore trouvé d'autre moyen. Quant aux autres toitures, elles sont en contre-bas, s'accotant contre le motif qui, sur la façade latérale de gauche, signale qu'au rez-de-chaussée il y a la salle à manger.

Au premier aspect de toutes ces saillies, de toutes ces croupes, de toutes ces noues, l'on pourrait croire que le charpentier et le couvreur y ont perdu leur peu de latin - s'ils l'ont jamais appris - et ont dû demander force épure à notre confrère ; mais, si l'on considère les deux vues perspectives, l'on s'aperçoit que le plan de ces toitures se dessine presque de lui-même et que, par suite, la construction n'en présentait par tant de difficultés : de l'intelligence et du savoir suffisaient pour les résoudre ; il est vrai que - heureusement cela n'a pas été le cas - c'est quelquefois beaucoup demander.

Mais je ne serais qu'un piètre reporter si, vous ayant écrit l'extérieur de la demeure estivale de notre confrère, je ne vous faisais pas entrer dans son intérieur, si je ne divulguais pas quelques détails de sa vie intime.

L'intérieur

D'abord, le vestibule aux poutres apparentes, peintes dans le goût du quatorzième siècle. Sur chacune des faces latérales, une grande porte vitrée ; celle de droite s'ouvre la première, c'est celle qui donne dans le salon, la pièce où il est d'usage, en effet, de recevoir le visiteur.

Ce salon, comme je l'ai déjà mentionné, occupe tout l'un des côtés du pavillon ; c'est bien la pièce familiale où l'on peut se réunir tous lorsque le temps ne permet pas de se tenir dans le jardin. Là, si vous n'êtes pas trop distrait par les dissertations que soulèvent les surprises d'un carambolage inespéré, ou par la conversation des dames qui, tout en ajourant



Le vestibule (vers 1900).



Le salon (vers 1900).

la fine batiste, brodent une petite histoire sur leur chère amie M^{me} Trois-Étoiles, vous pourrez admirer, en bonne lumière, la belle tapisserie formant le fond de la pièce. Cette tapisserie, des manufactures d'Aubusson et datant du dix-huitième siècle, est dans un parfait état de conservation, au point de vue, non seulement du tissu, mais aussi de la fraîcheur et de la vivacité des teintes. Elle représente une pagode et des animaux quelque peu fantastiques, dans le genre chinois, sujet fort en vogue à cette époque où, sans aller jusqu'à prétendre avoir découvert la Chine, l'on commençait à s'engouer de son art tout à fait particulier.

Si cette tapisserie date de Louis XV, la décoration de la pièce, y compris la belle cheminée en marbre blanc, nous transporte au règne de son successeur.

Vous êtes invité ensuite à traverser le vestibule pour vous rendre dans la salle à manger au plafond à poutrelles, inspirées du quatorzième siècle, comme celles du vestibule. Des tapisseries, des appliques en glace et cuivre ciselé, des faïences viennent donner leur note vive et gaie sur le fond blanc des murs.

Ressortant de la salle à manger, vous pourrez gravir facilement les marches de l'escalier, aux déliés balustres en bois, qui vous conduira au cabinet de travail.

Vous y trouverez une bibliothèque des mieux garnies en livres d'art, de science, de jurisprudence, mais surtout - c'est peut-être même là que sont les plus rares - en livres écrits en vieux français ; car notre confrère, qui est aussi un fin lettré, étudie la formation de notre langue. Construction de maisons, construction de mots, n'est-ce pas, du reste, toujours de la construction ?

Ayant commis une indiscretion pareille, je n'ai plus qu'à prendre le train et aller me cacher dans Paris "la grand'ville", après, toutefois, avoir jeté un dernier coup d'œil sur ce home d'un artiste, édifié pour et par lui-même. »

Entre les deux guerres, Geneviève et Germaine Sibien habitent cette maison la plupart du temps (elles passent l'hiver à Paris). Maurice, sa femme et leurs enfants y séjournent souvent en septembre. La chambre de Geneviève est au premier étage (dans l'avancée sud) ; Germaine se contente d'une toute petite chambre, attenante à son cabinet de travail (à la mort de sa mère, elle installe son petit lit dans la chambre de ses parents). Le premier étage comprend aussi, outre une lingerie, les chambres de Maurice et Marguerite, et de ses filles. Les garçons sont au deuxième étage, qui comporte également trois chambres d'hôtes et des débarras.

Sur la façade est de la villa, on voit encore des traces d'impacts dus à la guerre (probablement de 1939-1945).

Ci-contre : la façade ouest
(en 2013).

Ci-dessous : un détail de la
façade sud
(photo prise vers 1910 ?).



Quelques sculptures ornant la façade sud de la villa.



Germaine Sibien...
(ornement situé entre les deux
baies sud du « sas » d'entrée).



L'ANFOPAR

Déjà avant le décès de Germaine Sibien (en 1951), la villa était un centre de formation, géré, semble-t-il, par l'ANFMA (Association Nationale pour la Formation de Moniteurs Agricoles), dépendant du mouvement des MFR (Maisons Familiales Rurales), né en 1937 de la mouvance du christianisme social ¹⁷.

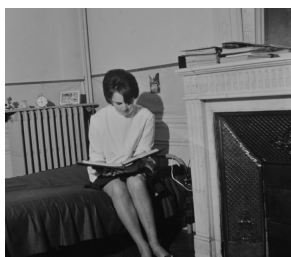
Des groupes de jeunes filles, internes, y effectuent des sessions, sous la direction d'Anne-Marie Dupuy (logée à la villa). En 1954, Maurice Sibien y fait un exposé sur l'histoire de Clairoux...

Suite à une scission avec l'Union nationale des MFR, en 1957, le centre de Clairoux rejoint l'ANFOPAR (Association Nationale pour la Formation et le Perfectionnement Professionnel des Adultes Ruraux), créée en 1959 par la JAC (Jeunesse Agricole Catholique), mouvement fondé en 1929, et le CNJA (Centre National des Jeunes Agriculteurs), issu d'une organisation née en 1947 ¹⁸.

Et en décembre 1960, la propriété clairoisienne (dont avait hérité Maurice, puis son épouse) est revendue à l'ANFOPAR.

Pendant une vingtaine d'années, le « centre de préformation » de Clairoux accueille jusqu'à une quarantaine d'élèves (surtout des jeunes filles), qui préparent les examens d'entrée dans des écoles d'infirmiers, de kinésithérapeutes, d'éducateurs de jeunes enfants... Ces formations s'adressent aux jeunes (de plus de 18 ans), mais aussi aux travailleurs désirant changer d'orientation, aux chômeurs, ou aux femmes voulant se réinsérer dans la vie active. Le centre assure les repas et l'hébergement, notamment dans le bâtiment du bas de la propriété (ancienne écurie ; voir page 19) et dans la petite maison près de la grille d'entrée. La dernière directrice a été Jeanne Lagoutte.

Quelques diapositives prises par des stagiaires de l'ANFOPAR dans les années 1960.



Initiation
à la
photo
(dans le
salon de
la villa).



Au sous-sol,
la chaudière
de l'époque.

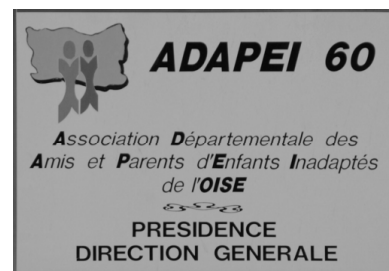
¹⁷ Source : site Internet www.mfr.asso.fr.

¹⁸ Source : ouvrage « Chrétiens dans le monde rural » (Les éditions ouvrières, 1989).

L'ADAPEI

La vocation sociale de la villa Sibien se poursuit en 1987 avec l'achat de la propriété par l'ADAPEI de l'Oise, qui y installe son siège départemental, jusqu'en 2012.

L'ADAPEI (Association départementale des amis et parents de personnes handicapées mentales, anciennement Association Départementale des Amis et Parents d'Enfants Inadaptés) est une association à but non lucratif œuvrant en faveur des droits et de l'intégration sociale des personnes souffrant de handicap mental. Elle est affiliée à une union nationale, l'UNAPEI, créée en 1960 grâce à des parents qui, dans une dynamique solidaire, se sont regroupés pour donner à leurs enfants l'accompagnement et les soins qu'ils méritent.



La plaque placée près de l'entrée
de la « villa Sibien »
(16 rue d'Oradour),
jusqu'en 2012.

L'ADAPEI de l'Oise gère une vingtaine d'établissements et de services. À Clairoix, dès 1987, il est envisagé de construire un nouvel établissement à côté du siège, sur la partie est de la propriété acquise. Ce sera la résidence des quatre tilleuls¹⁹, appelée aussi « foyer occupationnel », qui existe toujours, et dont la première pierre est posée le 21 septembre 1990.

Financé notamment grâce à un don d'Anne-Louise Menouvrier, le foyer accueille ses premiers résidents le 27 janvier 1992. Il se présente comme une suite de quatre petites maisons comprenant chacune huit chambres, deux salles de bain, une kitchenette, une bagagerie, et un salon ; il offre ainsi 40 places (20 pour les femmes, et 20 pour les hommes), en internat. Il y a aussi bien sûr des lieux collectifs : salle de restauration, bar, salles d'activités, salle de sport, infirmerie... Pour gérer la résidence, une quarantaine de salariés y sont employés.

Diverses manifestations et activités sont organisées : opérations « brioches », tournois sportifs, courts-métrages (réalisés par le groupe théâtre ; en 2001, au festival international des Pom's d'or, en Belgique, le groupe obtient le prix du meilleur film).

D'autre part, deux associations se sont créées pour répondre à des besoins particuliers des résidents : « Énergie », formée en 1992, affiliée à la FFSA (Fédération Française du Sport Adapté), qui permet aux résidents de pratiquer des activités sportives à l'extérieur du foyer, et qui favorise ainsi leur socialisation. Et « Les papillons des quatre tilleuls », créée en 2002, dans le but d'améliorer la vie matérielle des résidents, en participant à l'achat de fournitures ou de prestations.

-----oOo-----

En novembre 2012, la villa Sibien et une partie de l'ancienne propriété sont vendus à des particuliers, qui y effectuent un certain nombre de travaux de rénovation.

¹⁹ En effet, tout près de là, existe un « carré » de quatre tilleuls.

Le foyer des quatre tilleuls (ADAPEI).



En 1994.



En 2013.



Une vue aérienne de 2007.

À gauche, la « villa Sibien » (siège départemental de l'ADAPEI de l'Oise).

À droite, la résidence « Les quatre tilleuls ».



Les Sibien et Clairoix (Oise)

Cette monographie se propose de mieux faire connaître l'œuvre et la famille d'un architecte parisien, Armand Sibien, qui a fait construire à Clairoix une belle villa (où ont été notamment hébergés un centre de formation de l'ANFOPAR et le siège de l'ADAPEI de l'Oise). Elle remémore également l'influence bénéfique qu'a eue sa fille Germaine sur la vie communale.

Rémi DUVERT, conseiller municipal, est aussi membre actif de l'association "Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix", et a notamment coordonné l'ouvrage « Clairoix : patrimoine, histoire et vie locale », paru en 2005.

Contact : remi.duvert@gmail.com